

CHAPITRE PREMIER

Introduction

Pourquoi des Européens ou d'autres membres de cultures occidentales ont-ils été et sont-ils présents dans des sociétés étrangères; qu'y ont-ils fait et qu'y font-ils encore de nos jours et avec quels effets? Pourquoi une activité dans le cadre d'une culture étrangère requiert-elle les connaissances spécifiques décrites dans les chapitres suivants?

Considérée du point de vue des moyens de communication modernes, la terre donne l'impression d'avoir considérablement rétréci ces derniers temps. Dans la première moitié du XX^e siècle un voyage en bateau d'Europe en Asie du Sud-Est prenait encore plusieurs semaines. Actuellement l'avion couvre cette distance en moins de vingt heures. Aussi les cadres de vie, les peuples et les cultures étrangères ne sont-ils plus comme autrefois accessibles uniquement à un petit nombre, mais à n'importe qui, s'il est en mesure de réunir les fonds nécessaires. Et aujourd'hui cela représente beaucoup de monde.

Que les cultures étrangères aient quelque chose de fascinant est désormais un fait notoire. À présent, aux périodes de vacances, des flots de touristes se déversent des pays industrialisés, réputés développés ou riches, de la moitié septentrionale de la terre dans les pays non industrialisés, réputés sous-développés ou pauvres, de la moitié sud. Ils viennent y vivre comme une aventure le contact avec la réalité locale de cultures inconnues.

Il n'est naturellement pas nouveau que des étrangers viennent dans ces pays, mais ce n'étaient pas des intérêts touristiques qui les y amenaient. C'étaient des découvreurs, des chasseurs d'esclaves, des commerçants, des planteurs, des soldats et des fonctionnaires coloniaux, animés, entre autres, par des intérêts politiques ou économiques très concrets, avec un mandat privé ou officiel. Contrairement à une opinion largement répandue, les missionnaires chrétiens étaient bien plus rarement les premiers étrangers venus dans des cultures non européennes. En règle générale ils suivaient les premiers nommés et leurs objectifs étaient d'une tout autre nature (cf. chap. 18). Mais aussi diverses qu'aient pu être les intentions de tous ces étrangers, un point leur était commun à tous : leur présence a entraîné des modifications dans les cultures où ils ont travaillé.

Quand aujourd'hui on évalue rétrospectivement les modifications ainsi induites, on commet facilement une erreur d'appréciation. En effet on a tendance à y voir une altération d'un état idéal que les cultures concernées auraient connu à l'origine. Ce point de vue produit le sentiment qu'on n'a pas seulement affaire à des modifications, mais à une destruction, et cela dans une mesure importante, voire exclusive.

Or la réalité est loin d'être aussi simple. Une telle vision réductrice empêche d'emblée d'envisager les choses comme elles sont. Il est vrai que les étrangers ont enlevé beaucoup de choses aux peuples des cultures étrangères, mais d'un autre côté ils leur ont aussi beaucoup apporté. Il est donc plus judicieux de préférer l'expression modification de la culture à celle de destruction de la culture. Et on pourra alors d'autant plus librement parler de destruction de la culture lorsqu'elle a effectivement eu lieu.

Jusque vers le milieu du XX^e siècle, un déficit lourd de conséquences a porté préjudice à l'action des modificateurs de culture mentionnés plus haut. Rares étaient ceux qui avaient une notion claire de ce qu'il faut vraiment entendre par *culture*, de ce qu'une culture représente pour les personnes qui organisent leur vie en fonction d'elle. Ces modificateurs ont agi sans penser que les modifications qu'ils provoquaient entraîneraient forcément des effets secondaires auxquels ni les membres de la société étrangère, ni eux-mêmes n'étaient préparés. Les critères selon lesquels ces modifications ont été réalisées ont leur source dans les modèles d'évaluation

des étrangers et non, ou guère, dans ceux des autochtones. Cette erreur n'aurait jamais dû se produire.

Pour éviter à l'avenir les méprises commises par les modificateurs du type ancien, comme on pourrait les appeler, on a entrepris de créer un nouveau type d'étranger européen, occidental, dont on espérait qu'il ne ferait que modifier, sans détruire. Ce nouveau type d'étranger devait recenser l'existant dans les cultures étrangères pour en vérifier l'utilité future et le développer par adjonction de nouveaux éléments.

Au cours de la décolonisation qui fit suite à la Seconde Guerre mondiale, un grand nombre des modificateurs étrangers de type ancien ont disparu de ce qu'on a entre-temps appelé le tiers-monde. Le trafic d'esclaves avait déjà cessé au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle. Il restait cependant des missionnaires chrétiens en assez grand nombre. Se sont alors ajoutés, comme nouveau type d'étranger, le coopérant et, partout où le travail des missionnaires avait donné naissance à des structures ecclésiastiques autochtones, l'envoyé d'Église.

Certes le missionnaire avait, lui aussi, toujours pratiqué une certaine forme d'aide au développement : il était médecin, enseignant, technicien, artisan ou agriculteur. De ce fait la différence entre missionnaire et coopérant est toujours restée assez mince. Mais on espérait que l'étranger du nouveau type, et particulièrement le coopérant, pourrait déployer une activité bien plus différenciée et donc moins destructrice. D'une part, avant de commencer son activité dans le cadre de la culture étrangère, il avait été sensibilisé au caractère différent de celle-ci. D'autre part on le considérait comme spécialiste dans son domaine technique. Les médias le qualifiaient volontiers d'expert en développement, une désignation que des représentants d'organisations du tiers-monde ressentaient à juste titre comme arrogante. Parmi le personnel missionnaire, en revanche, on ne pouvait s'attendre à trouver de spécialisation que dans le domaine de la théologie et de la missiologie chrétiennes.

Avec la multiplication des coopérants dans le tiers-monde, deux nouveaux points de vue se sont fait jour dans la conscience du monde industrialisé, dont venaient aussi bien les missionnaires que les coopérants. Le monde industrialisé s'est de plus en plus convaincu que la misère du tiers-monde est pour une très large part due à des défauts structurels dans le système des cultures qui y sont présentes et qu'on peut y remédier en modifiant ces structures. Il

paraissait évident que de telles modifications seraient forcément bienfaites, puisqu'elles visaient manifestement un résultat bénéfique, considéré officiellement comme l'objectif à atteindre et pris comme présupposé pour penser que les intéressés souhaitaient eux aussi les modifications nécessaires à cette fin.

C'est un fait que dans l'euphorie des débuts et jusque tard dans les années 1970 l'opinion publique occidentale d'Europe a considéré la coopération presque comme une sorte de nouvelle solution miracle pour les pays concernés. Et simultanément, sur cet arrière-plan, le travail des Églises et missions chrétiennes a perdu de son aura dans la mesure même où celui des organisations d'aide au développement gagnait en éclat. Dans l'opinion publique, l'image du missionnaire connut un déclin sans pareil. Dans certains médias, elle s'est dégradée au point de devenir carrément sa propre caricature. Depuis lors, quoi que le missionnaire ait fait ou fasse, il passe pour le prototype du destructeur de cultures. À l'inverse, le coopérant a acquis, sans même y contribuer expressément, l'aura d'un bienfaiteur et d'un protecteur. Pareille appréciation méconnaît totalement la réalité de la situation. On s'en est rendu compte depuis lors.

Mais tout cela a aussi son côté positif. Cette situation contradictoire a entraîné un besoin de plus en plus conscient d'une meilleure information sur ce que les cultures sont par nature et sur ce qu'elles offrent aux populations qui organisent leur existence et la prennent en mains dans son cadre. Des deux côtés, aussi bien les Églises ou missions que les organisations d'aide au développement ont (timidement) commencé à inclure des éléments d'ethnologie et d'anthropologie culturelle dans leurs cycles de formation et leurs cours de sensibilisation. Des difficultés sont ainsi apparues, et même actuellement on ne peut toujours pas dire qu'on dispose de concepts satisfaisants. On a au moins fait les premiers pas dans la bonne direction.

Pour former les futurs théoriciens tels que les ethnologues et les spécialistes de l'anthropologie culturelle et les préparer au contact avec des cultures étrangères, il existe désormais toute une série d'excellentes introductions aux sciences et aux méthodes qui ont pour objet le phénomène culturel abordé sous l'angle de la recherche et de l'enseignement. Pour les praticiens, qu'il s'agisse d'envoyés d'Églises ou de coopérants séculiers, ces introductions sont surchargées d'aspects théoriques, à cause de l'énorme matière à

traiter, de la précision des détails et de leur caractère exhaustif. Cela les rend difficiles à comprendre et à utiliser.

Ce qui jusqu'à ce jour manque au praticien, c'est une introduction simplifiée aux concepts fondamentaux dont la bonne connaissance lui permette de repérer par lui-même son domaine d'activité spécifique dans la masse de la littérature ethnologique et de retrouver la traduction de ces concepts de base dans la réalité culturelle où il travaille, de les utiliser pratiquement et de procéder à des observations personnelles.

Voyage en culture étrangère se veut une telle introduction simplifiée.

Pour permettre à des techniciens d'Europe occidentale de travailler efficacement dans le cadre d'une culture étrangère, tous les secteurs de l'ethnologie n'ont pas la même importance. C'est pourquoi des sujets comme l'étude ethnologique du droit ou l'ethnologie muséale ont été laissées de côté, alors que des développements détaillés sont consacrés au déroulement et aux résultats du processus d'enculturation, à l'ethnopsychologie et à certains aspects des religions, des systèmes médicaux de sociétés étrangères, car leur connaissance s'avère indispensable pour un esprit pratique.